

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 14

Artikel: Trop de zèle
Autor: Allais, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sur les touches, ce qui donnait à ses sons une douceur surprenante. Il attaquait ses notes pianissimo, on doutait si ce fut un son, et graduellement il arrivait à un volume de sonorité étonnante ; ses octaves étaient jouées du pignet avec un mouvement imperceptible et aussi vite qu'une gamme en simples notes. Son talent était exquis, rêveur, léger, poétique : personne ne l'a égalé ; personne ne l'égale peut-être jamais sous ce rapport !

Parlons de l'homme, maintenant. Chopin donnait peu de leçons. Son temps était consacré à la composition, et l'on éprouvait une certaine hésitation à demander à ce jeune homme, très occupé, très frêle et très célèbre artiste, de descendre de son piédestal pour donner de modestes leçons au cachet. Sa santé d'ailleurs, ne lui permettait guère d'aller à pied ; il avait donc sa voiture et pensait sans doute que les autres artistes n'allaient pas à pied non plus. Aussi, dès que la leçon était terminée, il disait à son domestique, parfaitement stylé : « Faites avancer la voiture de Madame ou de Monsieur ! » La voiture de ces pauvres diables, c'étaient des socques, laissés chez le concierge ou cachés dans l'antichambre ! Peu de ces personnes prenaient plus de six leçons, assez pour se dire ses élèves, trop pour jouer en les dénaturant, les idées ravissantes du maître ! Il n'y a guère que deux personnes

qui puissent réellement se dire ses élèves et qui aient, dans leur enseignement perpétué les vraies traditions de Chopin : Mme Dubois et M. George Mathias, tous deux professeurs distingués et possédant à un très haut degré l'interprétation exacte des œuvres de Chopin.

L'atrophie de toute son organisation physique devenait de jour en jour plus évidente ; il souriait tristement lorsque son amie, George Sand, l'appelait en plaisantant, son cher cadavre. Et cependant il se décida enfin à entreprendre un voyage à Londres où l'avait précédé sa grande réputation et où l'appelait une invitation spéciale de la duchesse de Sutherland. Mais le climat brumeux de l'Angleterre ne pouvait convenir à sa santé déclinante, et pour monter le bel escalier du palais de la duchesse, deux grands valets durent porter le frêle artiste. Entré dans le salon et une fois devant son cher piano, ses doigts erraient comme des sylphes sur l'ivoire et des mélodies ravissantes transportaient l'auditoire aux portes du paradis.

Pauvre Chopin ! Revenu à Paris plus malade qu'avant de partir, il déclina de plus en plus, et mourut en 1849, regretté, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. Son talent était un rêve, et tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ne pourront jamais l'oublier !

H. HEINECKE.

Trop de zèle

Né dans les environs de Besançon, mais ayant gagné sa rondelette fortune à Paris, l'excellent M. Ternel, de la maison Lepère et Ternel (quincaillerie en gros, demi gros, détail et demi-détail), s'est retiré des affaires, il y a tantôt trois mois.

Pour une bouchée de pain, il acquit un coquet terrain, situé dans une des plus lugubres zones de Levallois-Perret, et jusqu'alors réputé pour la culture intensive du tesson de bouteille.

Une maisonnette s'y érigea bientôt, entourée d'un jardin, lequel semblait avoir beaucoup de peine à ne pas se rappeler ces origines pelées.

Par la noble pratique du jeu de billard, ou, parfois, de la manille, M. Ternel oubliait, au fond d'un café voisin, les tracas du négoce, cependant qu'en sa demeure la paisible Mme Ternel pratiquait sans relâche ravaudage ou culinarisme.

Mme Ternel est une de ces braves créatures chez qui le désir de plaire à leur mari et d'en prévenir le moindre souhait remplace, avantageusement d'ailleurs, toute suprématie intellectuelle.

Maintenant que vous connaissez les personnages et le décor, entrons dans l'action, résolument.

C'est le 30 mars que la fête de la mi-Carême a eu lieu. Le cortège s'est composé d'une quinzaine de chars. Parmi les assistants figuraient Rosine Ferro-Pia, reine des marchés de Turin, deux de ses demoiselles d'honneur et les membres du comité des fêtes de cette ville. L'itinéraire suivi par le cortège a donné satisfaction aux commerçants de la rive gauche et de la rive droite. Une souscription publique a été ouverte, chaque billet portait un numéro participant au tirage d'une tombola gratuite dont les gros lots étaient une voiture automobile, un canot automobile, un mobilier complet, un voyage circulaire sur la côte d'Azur.

Le jardinet des Ternel, pendant le jour, communique avec la rue au moyen d'une barrière, laquelle barrière (notez le détail qui a son importance) grince sur ses gonds d'effroyable façon.

Même, ne craignons pas d'insister : la barrière des Ternel grince sur ses gonds d'effroyable façon.

Tout d'abord, on pensait qu'à l'aide d'un peu de suif on viendrait à bout de l'insupportable crissement.

Le suif, et les autres corps lubrifiants dans ce but employés, durent bientôt reconnaître leur impuissance.

En industriel qui n'ignore point de quoi il retourne, et quel remède employer, M. Ternel jugea :

« Il faut la faire roder. »

(Et comme il est Franc-comtois, il prononça *roder*.)

Mais les jours s'ajoutèrent aux jours, la barrière continuait à grincer de plus belle, et M. Ternel à chaque occasion s'écriait :

« Il faudra pourtant que je me décide à la faire *roder*. »

Un soir que M. Ternel s'était, en sa brasserie, attardé plus encore que de coutume, voici ce qu'il trouva en rentrant chez lui :

1^o Sa femme bâillonnée et à peu près morte de terreur ;

2^o La villa sens dessus dessous avec, en moins, tous les objets de quelque valeur et facilement transportables.

Revenue à elle, la naïve Mme Ternel expliqua :

« Ce sont deux jeunes gens qui ont fait le coup... des jeunes gens que j'avais amenés à la maison. »

— Tu introduis chez nous des cambrioleurs ?

— Qu'est-ce que tu veux, mon ami, on m'avait dit dans le pays que c'étaient des rôdeurs de barrière ! » Alphonse ALLAIS.



Carnaval à Paris. La reine des reines avec ses demoiselles d'honneur.

De gauche à droite : M^{lle} Albaret, M^{lle} Troupel (reine des reines), M^{lle} Loth.
Phot. E. Servant